

Chroniques

Des beaux livres de la nouvelle librairie de Saint-Victor

Robert Mélançon

Volume 25, numéro 5 (149), octobre 1983
Tchécoslovaquie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1983). Compte rendu de [Des beaux livres de la nouvelle librairie de Saint-Victor]. *Liberté*, 25(5), 125–128.

ROBERT MÉLANÇON

DES BEAUX LIVRES DE LA NOUVELLE LIBRAIRIE DE SAINT-VICTOR

Ces jours derniers, j'ai emprunté à une bibliothèque publique les *Romans et contes* de Voltaire dans l'édition de La Pléiade. Dire pourquoi, et ce que j'y cherchais, ce n'est pas l'objet de cette chronique. Mais je peux dire ce que j'y ai trouvé. Je me souvenais du vieux *Romans et contes* de Voltaire dans La Pléiade: c'était un élégant petit volume d'environ 700 pages, qui rassemblait commodément, dans une toilette parfaite, ces narrations d'une gaieté infernale, comme disait Madame de Staël, écrites comme en courant et faites pour être lues comme on lirait le journal si le journal avait du génie. Mais ce petit volume n'est plus qu'un souvenir (ah! si je le trouvais d'occasion...). On l'a refait au goût pédant du jour, avec une «introduction générale» de LXXIV pages par Frédéric Deloffre et des «notices, notes et variantes» agrémentées de «documents» (des photocopies de manuscrits aussi lisibles qu'on se l'imagine au format et sur le papier bible de La Pléiade) et d'une bibliographie par Frédéric Deloffre et Jacques Van den Heuvel, le tout faisant 646 pages imprimées en tout petits caractères, au mieux en 8 points. Les passages les plus denses des *Méditations métaphysiques* de Descartes, les chapitres les plus obscurs de Spinoza ne demanderaient pas un commentaire aussi abondant si ce commentaire restait subordonné à l'intelligence du texte, s'il ne devenait pas une fin en soi, faisant flèche de tout bois, proliférant en tous sens, métastasant des

notes à propos de tout ce qui peut passer par la tête de l'éditeur. Je ne voudrais pas qu'on m'attribue un sot mépris des éditions savantes et de l'érudition philologique; je ferais volontiers l'éloge de grands travaux comme la monumentale édition des *Œuvres complètes* de Ronsard par Paul Laumonier à la Société des Textes Français Modernes (elle compte 20 volumes, pas un de trop: à l'échelle Deloffre-Van den Heuvel, il en aurait fallu au moins 400). Mais c'est précisément parce que j'aime les vraies éditions savantes et parce que je les utilise pour le plaisir aussi bien que pour le métier, que je voudrais protester contre une aussi grossière caricature. Ainsi, il faut je ne sais combien de pages dans l'introduction «générale» et plus de pages encore dans la notice de chaque conte pour justifier que les textes se succèdent selon un «ordre fondé sur la date de composition»; mais à cause de toutes sortes de difficultés (Voltaire abandonne et reprend ses textes, il les complète, les corrige et les récrit à des années de distance), cet «ordre» est impraticable, et les éditeurs sont amenés à «préférer retenir la date de la principale composition plutôt que celle de l'achèvement» («principale composition»: ce concept d'une rigueur toute géométrique sort au détour d'une phrase comme un lapin d'un haut-de-forme); si bien, nous en sommes charitablement prévenus, qu'il «ne faudra pas prendre de façon trop rigoureuse l'ordre que nous avons adopté». C'est avouer que je ne sais combien de pages de l'apparat critique (pour ne rien dire de tout le plan de l'édition) n'ont guère de valeur ni le moindre intérêt. Dans une thèse de doctorat, dans une étude critique sur la chronologie des romans de Voltaire, cela irait de soi, mais à quoi bon charger une édition d'hypothèses et de conjectures que, de toutes façons, «il ne faut pas prendre de façon trop rigoureuse»? Veut-on maintenant un exemple des notes? J'assure qu'il est typique. Dans *Les Oreilles du comte de Chesterfield*, au quatrième chapitre (p. 583), Voltaire ironise sur l'âme immortelle de l'homme, qui a logé

pendant neuf mois «dans une membrane puante entre de l'urine et des excréments». Un appel de note s'accroche évidemment au bout de cette phrase; je m'y reporte, à la page 1211, et je lis: «Sur ce lieu commun de Voltaire, voir notamment *L'Homme aux quarante écus*, p. 443 et n. 1». Feuilletant d'un pouce infatigable, j'y cours sans désespérer. Je lis, p. 443: «O Dieu paternel! s'écria-t-il, l'âme immortelle de mon fils née et logée entre l'urine et quelque chose de pis!». Puis j'accours, p. 1078, pour lire la note: «Encore une des scies de Voltaire à l'époque». C'est tout. Voilà qui est, certes, sorbonagement savant. Mais était-ce bien la peine de refaire une édition à laquelle il n'y avait pas à redire, et d'en doubler le volume pour imposer au lecteur de *Candide* ou de *La Princesse de Babylone* cette parodie du savoir? Et à supposer même que l'apparat critique de ces *Romans et contes* de Voltaire n'accumule pas avec un malheur constant les sottises et les à-peu-près, serait-il justifié pour autant? Il existait déjà de bonnes éditions critiques (mieux faites que ce monstre) de plusieurs romans de Voltaire, et il y avait une excellente édition de lecture, qui n'était pas faite exclusivement pour les salles de cours (les textes, si je ne m'abuse, sont aussi faits pour être lus): l'ancienne édition de La Pléiade. Celle-ci, désormais, n'existe plus, et il y a gros à parier que le machin pseudo-éruudit qui l'a remplacée retardera pour une vingtaine d'années au moins la publication de vraies éditions critiques des romans et contes de Voltaire qui n'en avaient pas fait l'objet, chez des éditeurs dont c'est la raison d'être. Et si vous voulez seulement lire Voltaire, dans un texte qui ne soit pas hérissé d'appels de notes comme une dentelle dans les interlignes, il ne vous reste que les collections de poche, bourrées de coquilles, peu fiables quant au texte, et matériellement détestables, imprimées qu'elles sont sur du papier hygiénique grossièrement collé sous une couverture bariolée.

La Pléiade, naguère, c'était justement une collection de lecture, bien faite, qui n'encomrait pas les

textes de ces interminables introductions, notices et notes dont un honnête lecteur n'a que faire la plupart du temps — il lui faut seulement, mais alors impérativement, un texte correct et, peut-être (il ne veut pas, ce lecteur, qu'on lui mâche tout d'avance), les rares notes indispensables pour éclaircir des passages réellement obscurs s'il en est. Il y avait dans cette collection un admirable Balzac qui tenait toute *La Comédie humaine* en dix petits volumes (je les ai! je ne m'en séparerais pour rien au monde, et sûrement pas pour les horreurs en douze gros tomes qui les ont remplacés), un Baudelaire complet en un petit volume, les *Romans et nouvelles* de Mérimée en 840 pages (la nouvelle édition *cum commento* en compte 1962), un Rimbaud sans les élucubrations d'Antoine Adam — d'autres que je ne vais pas énumérer pour ne pas allonger indéfiniment cette élogie, des éditions faites, et bien faites, pour être lues. Elles ont toutes été remplacées par de véritables monstres, engraisés de commentaires surabondants. La Pléiade, c'était la gloire de l'édition française. Qu'est-ce qui a pris à Gallimard de la confier aux Janotus Bragmardo qui l'ont défigurée? Elle ressemble de plus en plus à la librairie de Saint-Victor dans Rabelais, à un cimetière où l'on arrange les œuvres de telle sorte qu'elles soient les moins lisibles qu'il se peut. Je ne m'en consolerais pas tant qu'un éditeur intelligent (il doit bien en rester), et qui serait aussi un homme d'affaires avisé, ne l'aura pas remplacée. En attendant, je vais continuer à rager, comme ce personnage de Tchekhov: «Le ton présomptueux, condescendant des préfaces, l'abondance des notes du traducteur qui m'empêchent de me concentrer, les points d'interrogation et les *sic* entre parenthèses, prodigués généreusement tout au long de l'article ou du volume, me paraissent un attentat à la personnalité de l'auteur et à l'indépendance du lecteur» (*Une banale histoire*). Quand trouvera-t-on en français l'équivalent de la *Everyman's Library*?